

# L'altérité en tant que prémisses de la Littérature Comparée

JOSÉ MANUEL LOSADA GOYA. U.C.M.

Personne n'a jamais douté de l'importance des études portant sur la littérature nationale. Par ailleurs, il ne pourrait être que dommageable de ne pas initier nos étudiants dans la connaissance des principaux auteurs, idées et textes dont s'est nourrie, depuis toujours, la mentalité de notre pays. Cela, on le fait depuis fort longtemps, il faut continuer à le faire.

Il est certain, en revanche, qu'on est parfois tombé dans un nationalisme —voire un provincialisme—, qui n'est pas sans nuire à la formation souhaitable de la personnalité d'un lycéen ou d'un étudiant. *Le principal obstacle à l'étude interculturelle est le préjugé du provincialisme*, a-t-on dit (Miner, 1989: 179). Comme tout extrémisme, cette recherche désordonnée et narcissiste qui emprunte des voies nationalistes et qui est le plus souvent orientée vers des buts idéologiques (Guillén, 1985: 14), apparaît fondamentalement viciée. Cette exclusivité des littératures nationales ainsi pratiquées (Doubrovsky, 1970: 14) a ses propres limites, on ne saurait le cacher (Weisstein, 1975). Ainsi, nous nous trouvons sur la ligne de démarcation entre deux domaines qu'on a trop souvent conçus comme des entités opposées: l'identité et l'altérité. Diderot s'était déjà heurté à ce problème quand il avait posé les principes de la dialectique des éclectiques: *La séité ou le soi, la quiddité ou le ce, l'identité, la diversité ou l'altérité ne sont pas, à proprement parler, les qualités de l'être; mais ce sont ses propriétés, des concomitants nécessaires de l'existence actuelle* (*Encyclopédie*, 1976, t. VII: 86). Or, rien de plus faux que de les séparer comme s'il s'agissait d'abstractions antinomiques: de même que l'identité n'a aucun sens, privée de la dimension sociale, l'altérité, coupée de la constante réflexion sur soi-même, sombre dans le néant.

Il est question, par conséquent, de se fixer comme objectif une formation la plus complète possible, car la découverte d'autres littératures peut et doit collaborer au plein épanouissement des mentalités. En effet, on montre volontiers ses griffes contre toute approche qui puisse constituer une menace contre la paisible situation des acquis; or, il ne s'agit pas ici d'inimitié, mais d'une véritable coopération dans un même but. S'il est vrai que la relation culturelle qui occupe les comparatistes est presque toujours un "rapport de force", il ne l'est pas moins que celui-ci ne diffère point du dessein ultime qui est de parvenir à *un dialogue de cultures*, d'après l'expression de Guillermo de Torre. Cette affirmation ne signifie nullement favoriser, souligne Daniel Pageaux, un quelconque type de manichéisme ou une vision belliqueuse de l'univers comparatiste, mais plutôt nous rappeler l'indispensable fondement des rapports littéraires et culturels qui, jusqu'à un certain point, ne sont pas autonomes mais dépendants des conjonctures historiques *late sensu* (Pageaux, 1990: 23). On ne saurait trop insister sur cette dimension unificatrice de la littérature comparée. Peut-être le terme choisi depuis sa naissance n'est-il pas pour rien dans ce malentendu: la littérature comparée ne doit jamais se donner pour but de "comparer" —dans l'acception péjorative du terme—, mais de "mettre en rapport" en vue d'aboutir à une interprétation plus équilibrée du fait littéraire.

En effet, la constatation de l'autre incite à mieux nous connaître —*la littérature comparée nous aide à mieux comprendre, et pourquoi pas? à mieux défendre chacune de nos littératures*, disait M<sup>me</sup> Nieoupakoïeva (Étiemble, 1963: 88)—. Elle nous permet d'être plus conscients des lacunes de notre littérature comme de mieux savoir jouir des innovations qu'elle a su exporter. Nous ne saurions que trop attirer l'attention sur les problèmes qui naissent de ce repli sur soi. Qui plus est, la théorisation culturelle peut souvent être grevée par la méconnaissance de l'autre, de celui qu'on a maintes fois ignoré ou, qui pis est, méprisé. Miner l'a montré avec une grande force de conviction dans son analyse sur les études comparées interculturelles, où il attaque l'atavisme vicieux de l'impérialisme occidental selon lequel la littérature non occidentale n'existe pas, ou si elle existe elle n'a pas d'importance (Miner, 1989: 177). Des progrès sont en train de se faire dans ce domaine, et il est sans doute encourageant de voir publiées des études orientées en ce sens<sup>1</sup>. Le concept d'altérité est donc une partie essentielle de la littérature comparée ou, encore, la considération habituelle de l'existence de *l'Autre* (Pageaux, 1986: 69); comme disait Octavio Paz: *La véritable vie ne s'oppose ni à la vie quotidienne ni à la vie héroïque*;

---

<sup>1</sup> Mettons pour cas le *Sixième Symposium de la Société Espagnole de Littérature Générale et Comparée* (1989), qui a consacré une importante partie de ses travaux aux confluences littéraires et textuelles entre l'Orient et l'Europe.

elle est la perception de l'éclat intermittent de la "otredad" dans tous nos actes, sans exception du plus petit (Paz, 1976: 266).

Mais l'altérité ne finit pas là; elle est beaucoup plus qu'une donnée, plus encore que la constatation d'une réalité: elle est surtout une attitude, un certain préjugé en quelque sorte, si l'on nous permet l'expression. De là que l'altérité soit pour le critique de littérature comparée ce qu'est l'objectivité —la *Wertfreiheit*, dirait Max Weber (Madelénat, 1989: 110)— pour le sociologue. À proprement dire, on pourrait même avancer que c'est là où réside l'objectivité du comparatiste: la constatation pure et simple de l'existence de l'autre. Ensuite, il faut "savoir" le distinguer, car le regard ne témoigne pas toujours d'une image de l'extériorité: par l'effet de distance —peu importe qu'elle soit ici spatiale ou temporelle—, les yeux du sujet qui s'adonne à cette tâche ne sont pas toujours forcément bien adaptés aux dimensions de l'objet à étudier; il lui faut alors se servir des moyens adéquats, d'où l'attitude de cette discipline. Effectivement, grâce à celle-ci, la dimension du texte écrit acquiert une autre perspective, une perspective que d'aucuns ont appelée *télescopique* (M. Schmeling). Ainsi, cette discipline nous aiderait ainsi à regarder de près les productions littéraires étrangères. Il est vrai que rien ne pourra éliminer —exception faite et de l'ouverture totale et du bilinguisme parfait—, l'obstacle évident qu'est la verrière, le matériel linguistique étranger. Mais il ne faut pas oublier que c'est cette même verrière qui rend possible en grande partie ce rapprochement.

D'ailleurs, puisque l'on ne peut oublier que l'un des objectifs spécifiques de la littérature est le plaisir, la lecture de textes autres que ceux de la littérature nationale ne pourra-t-elle pas, le moment venu, apporter cette satisfaction intellectuelle?

La prémisses de l'altérité, point capital des études interculturelles, rend raison de la véritable nature de la littérature comparée. Grâce à son ouverture d'esprit, celle-ci a un caractère éminemment expansif, aussi bien par la pluralité des littératures nationales qu'elle touche, que par la diversité du champ d'application ou, encore, par ses rapports avec les autres disciplines (Gorceix, 1983: 127). Cette tendance à la dilatation suffirait à expliquer pourquoi les authentiques études comparatistes ne connaissent d'obstacles ni dans l'espace ni dans le temps. Logiquement, les principaux problèmes pourraient naître du fait que les frontières existent, tout comme existent aussi les périodisations entre les différentes époques de l'histoire littéraire. Mais nous sommes ici face à une *discipline soucieuse de décloisonner les enseignements littéraires* (Pageaux, 1986: 72).

Si les frontières existent, il serait illusoire, voire ridicule, de les ignorer. Elles peuvent être politiques, historiques, culturelles, linguistiques, etc., et le comparatiste doit tenir compte des différents aspects qui entrent en action dès que l'on franchit l'une de ces barrières. Ainsi, par exemple, le critique sérieux ne peut ignorer les conditionnements culturels qu'a connus, ou que connaît encore par endroits, l'importation de nouvelles

idées littéraires dans les pays qui sont soumis -ou l'ont été- à un régime communiste. C'est une donnée qui doit être prise en considération lors de toute étude de réception concernant ces ensembles culturels. Un autre domaine d'action où les frontières doivent être bien délimitées avant de passer à l'analyse littéraire, est celui des études intraculturelles, qui sont nettement distinctes des études interculturelles. Celles-ci sont exercées sur des langues n'appartenant pas à la même famille et dont l'influence n'est pas discutée (Miner, 1989: 164). Il n'en demeure pas moins que le point de repère capital est celui des frontières ayant pour fondement les critères d'ordre linguistique (Weisstein, 1975: 37-42). Mais à nouveau encore il y aurait ici quelques remarques à faire. Que faire, par exemple, des littératures d'une seule et unique langue qui se développent dans différents pays? Peut-on les considérer comme des ensembles dans lesquels on aurait la possibilité de mener à bien la mise en application des relations évoquées plus haut? C'est le cas, par exemple, de la communauté francophone, celui de la communauté hispanophone ou encore celui de la communauté lusophone... Lors de la publication d'un récent manuel d'introduction à la littérature comparée, on a ouvert un débat abordant ce sujet<sup>2</sup>; sans nullement dédaigner la traditionnelle frontière linguistique, il est en effet très intéressant de repérer d'autres frontières qui passent à l'intérieur d'une même langue: celles de la culture, de la tradition, du niveau social...

La conséquence de la remarque précédente serait l'un des postulats qu'ont toujours défendu les critiques comparatistes: il n'existe pas —tout du moins de façon générale— de littérature en vase clos (Lambert, 1986: 52). Les courants et les idées, les belles trouvailles textuelles et les aphorismes traversent les frontières. On pourra nuancer les circonstances de ces passages, aussi bien que leur débit ou leur ressemblance au modèle, mais ces passages existent bel et bien.

Il est un autre type de frontières qui présente aussi ses conditionnements spécifiques: c'est celui des coordonnées temporelles. De nos jours c'est de plus en plus évident. Le développement technologique offre la possibilité de se procurer à bas prix et dans les moindres délais n'importe quel ouvrage écrit il y a à peine quelques mois ou quelques décennies à l'autre bout du monde. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et l'on pourrait objecter un cloisonnement littéraire à travers les âges. Ce qui pourrait signifier —étant donné l'exiguïté d'une telle approche de la littérature— une sérieuse entrave; laquelle devient un défi sans cesse osé par les études de littérature

---

<sup>2</sup> Vid. *Bulletin de Liaison et d'Information de la Société Française de Littérature Générale et Comparée*, printemps 1990, n° 8, pp. 38-42. Le manuel est celui d'Yves Chevrel, *La Littérature comparée*. Paris: Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je?, 1989. Le n° 12, printemps 1992, de ce *Bulletin* suggère de remarquables idées à ce sujet; il est consacré à la littérature comparée et la francophonie.

comparée. Cette discipline a été parfois définie comme un "lift", un ascenseur qui met en rapport la littérature de différents "étages" ou siècles de l'histoire, ceux du passé et ceux du présent. En effet, l'approche comparatiste sait que *le présent est toujours chargé de moments du passé, c'est-à-dire, il apparaît toujours comme une accumulation de moments passés* (Nethersole, 1989: 87), tel qu'on peut le déduire des principaux textes où la récréation du passé acquiert des dimensions ontologiques; nous pensons maintenant aux *Mémoires d'outre-tombe*, *À la recherche du temps perdu* ou à l'œuvre biographique de Julien Green. Ceci expliquerait, à notre avis, l'énorme développement qu'ont connu dans les derniers temps les études de philologie classique dans tous les domaines: histoire, rhétorique, mythologie... Ce que l'on comprend mieux quand on sait que l'esprit comparatiste nie par principe l'existence simultanée de structures discontinues qui caractériseraient les périodes particulières (Nethersole, 1989: 87). Tel d'ailleurs est le dessein que Victor Hugo avait pour sa *Légende des Siècles: Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière* (Hugo, 1950: 3). Ainsi donc, non seulement les études synchroniques, mais aussi les études diachroniques —centrées sur la longue durée— acquièrent dans la littérature comparée un véritable droit de cité (Pageaux, 1986: 68).

Par voie de conséquence, la littérature comparée doit faire grand cas des circonstances historiques particulières à un pays déterminé. Grâce à cet abord on peut comprendre, par exemple, l'évolution littéraire du pays en question ou d'un groupe littéraire de ce même pays. Il est même des cas où il serait difficile de suivre autrement les diverses manifestations qui ne répondent pas à des causes habituelles. Pensons par exemple à l'évolution des littératures tchèque et française. Leurs relations culturelles remontent au moyen âge; pourtant la plus grande influence s'est surtout manifestée à partir des "lumières" et pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Après la première guerre, ces relations se sont encore intensifiées —et cela aussi bien en ce qui concerne les tendances dites "progressistes" que le courant catholique, plus particulièrement le catholicisme social. Toutefois, quelques données historiques ne sauraient être inutiles: le rapprochement progressif de la littérature française n'est pas seulement le résultat du prestige de cette civilisation auprès des intellectuels tchèques: un approfondissement plus sérieux nous permettrait de constater l'éloignement progressif, lui aussi, par rapport à l'influence autrichienne, clivage qui se fit notoire lors du Congrès de Vienne et qui devint presque incontrôlable vers 1867, à partir du dualisme austro-hongrois. C'est en agissant de la sorte que la littérature comparée atteint l'un de ses principaux objectifs: celui d'éclairer une nature et une évolution littéraires en retraçant la courbe des relations entre deux ou plusieurs pays. De cette réflexion à propos des passages qu'une littérature

fait réellement sans entraves spatiales ou temporelles, on peut déduire qu'elle se présente comme l'outil idéal au moment de dresser un constat objectif d'un rapport littéraire précis. Quelles seraient donc les limites du comparatiste? À notre avis, il n'en aurait que celles de son bagage culturel, qu'il doit sans cesse rafraîchir et élargir: langue, formation, connaissances, esprit... Aussi, par les ouvertures qu'elle suscite et qu'elle pratique en direction des littératures et des cultures étrangères, par l'accent mis sur le caractère relationnel des textes littéraires et des faits de culture (Pageaux, 1986: 67), la littérature comparée se veut une discipline sans frontières, et elle peut dire comme Méphistophélès dans l'œuvre de Goethe: *Le large libère l'esprit, et là il n'est pas besoin d'aiguiser le génie* (*Faustus*, partie II, acte V, scène 3).

Il n'existe pas de véritable comparatisme sans la confrontation des manifestations de deux littératures, et il est fort à souhaiter que cette mise en rapport embrasse celles de plusieurs langues et pays: tel est le principe fondamental de la multinationalité.

Mais il est un deuxième principe qui a été souvent négligé dans le passé et qui est pourtant la condition indispensable pour une authentique approche comparatiste, et qui n'est autre que la supranationalité. À elle seule, cette caractéristique de "littérature supranationale" contribue à une meilleure compréhension de la vocation de la littérature comparée; justement Guillén l'a très bien montré en la confrontant à celle de la littérature internationale. Il insiste ainsi sur un aspect fondamental de ces études: elles ne surgissent pas des littératures nationales —ou des relations entre ces littératures—, mais d'un effort pour éclaircir les propriétés de la communication littéraire (Guillén, 1985: 13-14; 93-121). Pour continuer dans le sens de la réflexion de ce critique, nous dirions, par exemple, que ce n'est pas l'étude de telle ou telle pièce tragique qui va nous apprendre ce qu'est la tragédie; en revanche, l'étude, prenons pour exemple le cas des différentes métamorphoses d'une pièce tragique d'Euripide au travers des âges, des langues et des pays, semble plus apte pour répondre à notre question sur l'essence de la tragédie. En effet, ce n'est pas parce qu'on étudie une période littéraire en plusieurs langues qu'on devient comparatiste: il faut de surcroît suivre une démarche neutre dans l'étude des macrostructures philologiques et culturelles. Hugo Dyserinck en apporte la preuve à travers l'exemple du classicisme allemand, dont les manifestations sont circonscrites entre la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et celle du XIX<sup>e</sup>: *le comparatiste*, dit Dyserinck, *doit étudier non pas dans le sens de l'interprétation allemande du terme «classique», mais aussi dans la perspective d'une classification tout à fait différente, celle de la France, par exemple avec sa période classique du XVII<sup>e</sup> siècle. Et il devra étudier aussi les rapports entre la période «classique» allemande et la littérature anglaise et les relations entre l'Angleterre et la France à cette époque* (Dyserinck, 1990: 6 et Pageaux, 1990: 23-24), autrement, il n'aurait fait —ce qui n'est par ailleurs que très licite— qu'un

approfondissement d'une littérature nationale. Ceci nous convie à la réflexion sur la manière dont on doit mener à bien ces études. Il est nécessaire que le comparatisme se libère des entraves du temps et de l'espace, des frontières, disions-nous plus haut; mais il doit en même temps acquérir le recul nécessaire par rapport à sa propre littérature, bref, il doit dépasser tout nationalisme qui puisse nuire à l'objectivité dont il est le garant.

S'il agit de la sorte, il atteindra les principaux objectifs de la littérature comparée dans le domaine des échanges interculturels. Ainsi, d'abord, il sera mieux à même de connaître et de respecter une littérature nationale déterminée. Ensuite, dans un deuxième temps, l'objectivité et le recul nécessaires l'aideront-ils sans doute à mieux discerner la vérité<sup>3</sup>, à ne pas confondre les tendances accidentelles (...) avec l'universel (Miner, 1989: 166). Finalement, cet élargissement des perspectives qui est à la base de la littérature comparée (Wellek et Warren: 112) le rendra capable de redéfinir la littérature et, avec elle, de mieux comprendre l'Homme.

---

<sup>3</sup> "La «comparatio» permette, fra l'altro, di distinguere il vero dal falso, l'eccezione dal luogo comune", Italo Siciliano, "Nota sulla letteratura comparata", dans *Letterature comparate. Problemi e metodo*, Studi in onore di Ettore Paratore, Bologna, Pàtron, 1981, vol. IV, p. 2009.

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- \* DIDEROT, D. (1976). *Encyclopédie*, dans *Œuvres complètes*. Paris: Hermann, t. VII. "Éclectisme".
- \* DOUBROVSKY, S. (1970). *Pourquoi la nouvelle critique. Critique et objectivité*. Paris: Mercure de France.
- \* ÉTIEMBLE, R. (1963). *Comparaison n'est pas raison. La crise de la littérature comparée*. Paris: Gallimard.
- \* GORCEIX, P. (Halbjahresband 1983). Compte-rendu de *Vergleichende Literaturwissenschaft*, Hrsg. von Manfred SCHMELING, dans *Archiv*, 220. Band 135. Jahrgang 1.
- \* GUILLÉN, C. (1985). *Entre lo uno y lo diverso. Introducción a la literatura comparada*. Barcelona: Editorial Crítica.
- \* HUGO, V. (1950). *La Légende des Siècles*. Paris: Gallimard, coll. de la Pléiade.
- \* LAMBERT, J. (1986). "Les relations littéraires internationales", dans *Sensus communis, Contemporary Trends in Comparative Literature, Panorama de la situation actuelle en Littérature Comparée*, Festschrift für Henry Remak, Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- \* MADELÉNAT, D (1989). "Littérature et société", dans BRUNEL, P. et CHEVREL, Y., *Précis de littérature comparée*. Paris: Presses Universitaires de France.
- \* MINER, E. (1989). "Études comparées interculturelles", dans *Théorie littéraire*. Paris: Presses Universitaires de France.
- \* NETHERSOLE, (1989). "Accounting for Change in literary history", dans *Actas del VI Simposio de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*. Ed. por Juan PAREDES NUÑEZ y Andrés SORIA OLMEDO, Granada: Ed. Universidad de Granada.
- \* PAGEAUX, D-H. (1990). "La literatura comparada como un nuevo campo para los estudios literarios", dans *Europa en España, España en Europa. Simposio Internacional de Literatura Comparada*. Universidad de Navarra, Barcelona: Promociones y Publicaciones Universitarias.



- \* PAGEAUX, D-H. (1986) "Littérature comparée et sciences humaines. Pour un renouveau des études comparatistes", dans *Sensus communis, Contemporary Trends in Comparative Literature, Panorama de la situation actuelle en Littérature Comparée*, Festschrift für Henry Remak, Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- \* PAZ, O. (1976<sup>2</sup>) *El arco y la lira*. México: Fondo de Cultura Económica.
- \* WEISSTEIN, U. (1975). *Introducción a la literatura comparada*. Barcelona: Planeta.
- \* WELLEK et WARREN, cité par ÉTIEMBLE, (1963). *Comparaison n'est pas raison. La crise de la littérature comparée*. Paris: Gallimard.